



Les Amitiés
particulières

Roger Peyrefitte

Soungoureff

Les Amitiés particulières

Roger Peyrefitte

Roman

Éditions T. G.
31 rue Bayen
75017 Paris

Préface

« Vers la fin de la guerre, la publication de ce magnifique roman au style éblouissant fut une telle bouffée d'oxygène que, mon épouse et moi-même, l'avions mis en bonne place dans notre salon et, chaque fois que nous passions auprès de lui, nous le caressions. »

Par cette phrase, que Jean Delannoy m'a dite, ce couple d'esthètes rendait le plus bel hommage jamais fait à un livre, qui était effleuré au passage comme on tremperait le bout de ses doigts dans un bénitier, avant que de purifier son âme.

Ainsi, *Les Amitiés particulières*, ressenties comme un bol d'air pur, pansèrent déjà quelques plaies, dans les ténèbres de l'année 1944.

Les premières impressions du célèbre cinéaste demeurèrent tellement fortes que, vingt ans plus tard, il tira de ce chef-d'œuvre un excellent film avec des acteurs de tout premier plan. L'admirable Louis Seigner, doyen de la Comédie-Française, y campe un Père Lauzon tout en finesse. Michel Bouquet y fait ses débuts au cinéma dans le rôle du Père de Trennes. Il n'a cessé depuis d'affirmer son immense talent. Quant au marmouset Didier Haudepin, il y fourbissait ses armes de belle façon.

Ce roman, dont je ne tiens pas à dévoiler le sujet mais tout simplement à éclairer la trame, se déroule dans le milieu confiné d'un collège religieux isolé en pleine montagne du Languedoc. L'atmosphère de vase clos est renforcée par le fait que cet établissement ne reçoit pas d'externes. C'est dans cet univers trouble que vont résonner des passions juvéniles exacerbées, à l'âge de l'éveil des sens et de la confusion des sentiments.

Tout cela, sous le regard d'observateurs, de maîtres de qualité, de prédicateurs et d'un directeur de conscience parfois ambigu.

Le lieu n'est pas autrement précisé, de même que l'époque, ce qui a pour effet d'en accentuer le côté intemporel. Somme toute, l'auteur aurait pressenti que son roman était appelé à traverser les âges et qu'André Gide déclarerait en juillet 1945 : « Je ne sais pas si vous aurez le prix Goncourt, mais je puis vous dire que, dans cent ans, on lira *Les Amitiés particulières*. » Comme *Dorian Gray*, les visages hors du temps des jeunes protagonistes ne prendraient jamais aucune ride.

« Tant qu'il y aura des garçons sur la terre, tant qu'existera la beauté... » Ces mots de garçons et de beauté ne sont pas juxtaposés dans le texte par pur hasard. L'helléniste qui, à l'âge de onze ans, écrivait en grec ancien à ses parents et auquel le roi Paul I^{er} de Grèce lança un jour, devant le Corps diplomatique au grand complet : « Tout le monde me dit que vous connaissez mon pays mieux que moi ! » devait se souvenir que dès la fin de l'époque archaïque les sculpteurs grecs façonnaient neuf statues de Kouros, dans la gloire de leur insolente perfection physique et aux visages toujours souriants, pour une seule statue de Koré, aux traits placides.

« Tant qu'il y aura... tant qu'existera... » Cette succession d'adverbes inscrit l'œuvre dans la durée, elle lui donne une portée générale qui dépasse le cadre du roman. Dès lors, chaque élève des bons pères y a reconnu son collège et en a été bouleversé au point que, jusqu'à la fin de sa vie, l'auteur recevra de ses lecteurs des lettres souvent baignées de larmes lui prouvant que l'émotion ressentie en 1944, un demi-siècle plus tard, était demeurée intacte. D'aucuns lui écrivirent même que la découverte de cette œuvre leur avait fait abandonner des velléités de suicide.

Pour Roger Peyrefitte, qui avait trois patries, la Grèce, l'Italie et la France — les trois Grâces —, le mot de beauté était aussi indissociable que celui de Grèce antique, sommet de la civilisation occidentale. Le père de Trennes déclare dans *Les Amitiés particulières* : « J'aime beaucoup le grec, et j'aime beaucoup la Grèce, que je connais. Je souhaite que vous la connaissiez aussi. Il faut que vous voyiez ce pays où est née la perfection et qui est une autre perfection lui-même. Ses rochers et ses sources, son ciel et ses rivages, ses montagnes nues et ses champs d'oliviers ne vous instruiront pas moins que le Parthénon, le stade de Delphes ou l'Hermès d'Olympie. Mais ces merveilles ne se comprennent que dans cette lumière qui les éclaire et semble les avoir créées. » Ce passage sur le pays des Muses est un véritable « chant

d'amour », pour reprendre un titre de Jean Genet, qu'il eût été bien en peine d'écrire.

Quant aux femmes, fines et sensibles, elles sont depuis toujours parmi les meilleurs amis de ce livre. Une lectrice belge ne lui écrivait-elle pas un jour qu'elle avait lu *Les Amitiés* pas moins de 37 fois !

À ce propos, on oublie souvent que l'auteur n'était pas insensible au charme féminin et qu'il eut des maîtresses célèbres comme l'actrice Josette Day ou Mary Tessier, l'héroïne de *La Coloquinte*, qui le quitta pour Paul Getty, dont elle fut la dernière compagne.

Roger Peyrefitte n'aurait pas pu trouver un titre plus congruent à l'ouvrage que vous allez lire — ou relire. Au jour de sa publication, « *L'Amour qui n'ose pas dire son nom* » fut tiré du fin fond crasseux de la Geôle de Reading pour n'être plus désigné, depuis lors, dans toutes les langues que par l'expression devenue courante : « les amitiés particulières ».

C'est dire qu'avec cette œuvre maîtresse, universellement connue, et qui appartient désormais à la littérature classique, Roger Peyrefitte a donné aux amours masculines leurs véritables lettres de noblesse en les faisant sauter du ruisseau montmartrois de « Jésus la Caille » à leur terre d'élection originelle : l'Olympe !

ALEXANDRE DE VILLIERS

Exécuteur testamentaire de Roger Peyrefitte

C'était sa première cérémonie des adieux. Maintenant, Georges n'était plus très sûr d'en finir avec honneur. Le cœur serré, il s'appuyait à la portière de l'automobile qui allait emmener ses parents. Il sentit venir les larmes.

— Voyons, lui dit son père, on est un homme, à quatorze ans. L'écolier Bonaparte n'avait même pas ton âge, lorsqu'un professeur de Brienne lui demandant qui donc il se croyait il répondit : « Un homme ! »

Il lui importait bien que l'écolier Bonaparte se prît pour un homme ! Quand il vit disparaître la voiture au tournant de la route, il lui sembla qu'il était abandonné, tout seul sur la terre. Mais, à ce moment, il entendit les cris de ses nouveaux camarades, et sa détresse s'apaisa comme par magie. À ces garçons fringants, voulait-il faire l'effet d'une poule mouillée ? Il se souciait peu d'être un homme, mais beaucoup d'être un garçon.

Avec la religieuse qu'on lui avait donnée pour chaperon, il rentra dans le collège. L'animation qui régnait de tous côtés achevait de le distraire. Au premier étage, il revit les photographies de groupes d'élèves qui décoraient les murs du couloir. Mais quelle idée avait la bonne sœur de le conduire à l'infirmierie ! Eh ! elle le conduisait chez elle. Sur la porte qu'elle ouvrit, il relut l'écriteau qui avait amusé ses parents : « La sœur infirmière est : Ici. Absente. Occupée. À la chapelle. À la lingerie. À la cuisine. » La fiche indicatrice marquait : Absente.

— Remettez-vous de ces premières émotions, dit la religieuse, et attendez-moi dans cette salle. Je vais ranger moi-même votre trousseau. Voyez, le mot que je signale est donc : Lingerie.

Georges sourit qu'elle lui parlât comme à un enfant. « Si elle me photographiait, se dit-il, elle ne manquerait pas de m'annoncer le petit oiseau. » Tout cela lui avait rendu entièrement son assurance : il s'était retrouvé.

Accoudé à la fenêtre ouverte, il regardait la cour intérieure. Voici, à gauche, l'entrée de la salle des fêtes et celle de l'étude avec les classes derrière et le dortoir en haut. À droite, le côté des petits. Voilà, en face, les deux portes de la chapelle, surmontées d'une croix à festons ; et, sous un auvent, la grosse cloche, dont se balançait la chaîne. Au-

dessous de l'infirmier, s'étendait le réfectoire, d'où l'on débouchait devant le grand escalier qui menait chez le supérieur.

Cette cour prétendait sans doute ressembler à un jardin, avec des arbres, des allées, une pelouse tondue de frais et un bassin de rocaille, au centre duquel se dressait une statue de Jésus enfant. Les arbres les plus remarquables étaient des lilas et des cyprès ; les fleurs, de maigres dahlias et des reines-marguerites. Les buis étaient taillés tout de travers : quelque abbé en vacances s'y était appliqué ; et les jets d'eau qui entouraient la statue étaient bien modestes : les pères ménageaient la pression. Georges pensait au grand jardin de la maison, avec sa fontaine, le dieu Terme, les massifs, les corbeilles, la serre au fond, tout odorante. Le jardin du collège sur l'horizon des salles d'études était comme celui des « Racines grecques » de Lancelot : il laissait aux autres les « vaines couleurs », il n'était destiné qu'à rendre « les âmes savantes ».

Les âmes ! C'était, en effet, pour le bien de la sienne que Georges était ici. Son père avait voulu lui faire compléter, par l'internat, ce qu'il appelait sa formation morale. Il lui reprochait d'être trop gâté à la maison, d'avoir le succès trop facile au lycée. Il estimait d'ailleurs qu'un garçon de bonne famille devait passer par les révérends pères, puisque le temps n'était plus aux précepteurs. Et Saint-Claude, qui ne recevait que des internes, avait paru, dans sa solitude montagnarde, le collège idéal, pour le bien du corps également.

Les professeurs que l'on apercevait dans les allées, souriant aux uns, saluant les autres, n'avaient pas l'air terrible. Georges se rappelait les visites qu'il venait de faire au supérieur, à l'économiste et au préfet, en compagnie de ses parents. Le supérieur, dont le nom était à particule, comme le sien, avait des gestes mesurés, une élocution pompeuse, le regard lointain. Il inclinait sa haute taille, quand il posait des questions. Il avait demandé à Georges dans quelle église de M..., ville d'où le nouvel élève était originaire, celui-ci avait fait sa première communion. Il s'était réjoui que c'eût été à la cathédrale, où il avait eu le bonheur de célébrer une de ses premières messes. Des souvenirs classiques le rattachaient aussi à cette ville : « À la faculté, sinon au lycée », dit-il en souriant : c'est là qu'il avait préparé sa licence de lettres — il faisait savoir discrètement qu'il était licencié.

L'économiste n'était pas moins imposant, par sa taille et sa barbe noire. Il s'était mouché en coup de canon ; son mouchoir était grand comme une serviette, et il l'avait replié exactement plis sur plis. Il

avait signé le reçu du trimestre en tenant la plume renversée ; il devait avoir un rhumatisme.

Quant au préfet, il était encore plus grand que le supérieur et l'économe, sans doute afin de mieux surveiller tout le monde. Il avait fait visiter la maison de haut en bas. Il avait montré à Georges sa place en étude, au dortoir. Il l'avait présenté aux religieuses, et avait chargé la sœur infirmière d'avoir particulièrement soin de lui. Dans la salle de douches — douche tous les samedis — il avait tiré la chaîne d'une des cabines, pour faire voir que c'était vrai ; il s'était mouillé la manche. En prenant congé des parents de Georges, il avait dit : « Chez nous, votre fils sera chez lui. » Et il lui avait remis un exemplaire du règlement.

Georges prit ce petit carnet dans sa poche et lut à la première page :

Règlement général : une éducation foncièrement chrétienne, une solide culture de l'esprit et du cœur sont le double objet que l'on se propose d'atteindre. Une paresse invétérée, une insubordination opiniâtre, des conversations, des écrits, des lectures ou des faits réprouvés par la foi ou les mœurs sont des cas d'exclusion.

Dès le seuil, voilà ces bons pères costumés en hérauts d'armes, offrant la paix ou la guerre. Étaient-ils vraiment si guerriers ?

Georges parcourut les articles concernant les notes, les places, les bulletins, la correspondance, le parloir, les sorties. Il laissa de côté les « Statuts de la Congrégation » et examina les « Statuts de l'Académie ». Il n'avait jamais songé à être congréganiste, mais il rêvait quelquefois d'être un écrivain, membre de l'Académie française. Il n'y avait pas d'académie au lycée et celle de Saint-Claude lui permettrait de se faire la main. Pour poser sa candidature, il fallait présenter cinq devoirs de français à note exceptionnelle. À M..., Georges était premier en français ; que valaient les élèves des pères ? Avaient-ils, comme lui, lu en cachette tout Anatole France ? Tout ? À vrai dire, seulement la moitié. Les œuvres de cet auteur sont nombreuses et il y a des titres ennuyeux.

La page suivante contenait le « Règlement des jours ordinaires ». Ils commençaient de bon matin, les jours ordinaires !

« 5 h 30 : Lever. » Comment pouvait-on se lever si tôt ?

« 6 heures : Méditation en étude. » Georges se voyait déjà immobile, la tête entre les mains, occupé à méditer — à méditer sur quoi ?

« 6 h 20 : Messe. » Que de messes en perspective ! Georges n'en aurait jamais tant entendu.

« 7 heures : Étude. »

« 7 h 30 : Petit déjeuner. Récréation. »

« 8 heures : Classe... » Récréation. Étude. Déjeuner. Récréation. Étude. Classe. Récréation. Classe. Étude. Lecture spirituelle. Coucher. Quelle cascade ! Mais le coucher aussitôt après dîner compensait, en somme, le réveil au chant du coq. Chez lui, Georges ne se levait qu'à sept heures, mais il ne se couchait pas avant dix ou onze heures du soir : cela revenait au même.

Voilà pour « les jours ordinaires ». Il y avait aussi le « Règlement des jeudis et dimanches », qui variait suivant les saisons, réduites à deux : « a) Hiver, b) Été. »

On voyait, plus loin, l'emploi du temps propre à certains jours :

« Premier trimestre. Octobre :

« 3. Lundi. — Jour de rentrée : 19 heures, salut du Saint Sacrement. » Georges regarda sa montre : le salut dans vingt minutes.

« 4. Mardi. — Ouverture des cours : Composition française, de la rhétorique à la sixième... Retraite de début d'année. » L'année s'annonçait bien, avec la composition française : ce serait une occasion de montrer tout de suite qui l'on était. Mais qu'était-ce que cette retraite qui occupait quatre jours, avec son règlement particulier : instructions, chapelets, conférences et saluts ?

Novembre débutait par cette mention : « Visite des cimetières. Pendant toute l'octave, messe pour le repos de l'âme des bienfaiteurs défunts. » Puis :

« 3. Jeudi. — Sortie du mois. » Georges ne reverrait ses parents qu'à cette date. Il fallait, avait dit le supérieur, laisser les enfants, autant que possible, dans leur atmosphère studieuse et recueillie.

Georges ferma le carnet d'éphémérides. Tant de discipline n'arrivait pas à l'effrayer. Tous ces garçons qu'il avait vus devaient s'y plier comme lui, et n'en paraissaient guère troublés. Ils savaient sans doute le moyen d'aller et venir à travers les règles, avec la même désinvolture qu'à travers le jardin. Maintenant que les parents étaient partis et qu'aucun professeur n'était là, quelques élèves se donnaient l'air de porter au règlement un premier défi. Des fumeurs, réunis près d'un arbre, exhalaient les bouffées de leur tabac à l'intérieur des branches. Un garçon avait coupé une fleur qu'un camarade plus grand cherchait à lui prendre, en le renversant dans le buis. Ils riaient de

plaisir. Leurs visages se pressaient l'un contre l'autre et ils semblaient y mettre de la complaisance.

L'arrivée d'un père troubla la fête : les fumeurs cachèrent leur cigarette dans le creux de la main, tandis que les batailleurs s'en étaient allés placidement à sa rencontre. Georges regarda passer, juste au-dessous de sa fenêtre, la tonsure blanche du père, entre les cheveux brillants des deux compagnons. Il aurait voulu y lancer quelque chose, en plein milieu, afin de montrer qu'il visait bien et ne manquait pas d'audace pour un nouveau.

Il était entièrement conquis par le collègue. Mais allait-il le conquérir à son tour ? Il récapitula ses avantages. D'abord, il était intelligent : c'était un point incontestable. Sa mémoire était excellente. Il s'estimait capable de parler de n'importe quoi, et pensait avoir éclairci tous les mystères sur lesquels un garçon de son âge pouvait s'interroger. Ensuite, il était aussi leste et vigoureux qu'un autre, bien que peu amateur de jeux et de disputes. Enfin, il se croyait beau. Un garçon qui se croyait beau ! La vitre lui renvoyait son image, et il se rappelait le portrait facétieux que ses cousines traçaient de lui dans leur « Carnet de confidences » :

Georges de Sarre. Aspect général : bien balancé. Visage ovale, sans pré-tention. Cheveux : châtain foncé, parfumés toujours à la lavande. Teint : mat, avec de rares échecs. Yeux : marron, tantôt chaud, tantôt glacé. Bouche : sentimentale. Nez : droit... Et né d'un marquis.

Dans la vitre, Georges examinait aussi sa tenue. Cela le recommanderait plus sûrement que sa naissance. Sur sa chemise d'oxford bleu, il portait une cravate de soie rouge ; il sourit en se rappelant que cette couleur était, d'après ses cousines, celle de l'amour. Il étira ses jambes pour voir ses chaussures neuves, d'un cuir extraordinaire, et ses chaussettes à losanges rouge et bleu. Quant à l'uniforme, il répondait, le plus élégamment possible, à cette vague indication du prospectus, dans le chapitre du trousseau : « Comme tenue habillée, un vêtement complet classique de cheviotte bleu marine (culotte ou pantalon). » Georges aurait voulu une culotte, mais sa mère avait préféré un pantalon. Elle disait que c'était plus convenable pour un élève de troisième ; et, en somme, le pantalon tombait bien.

Un grand escogriffe traversait fièrement la cour. Il allait sonner la cloche, c'était l'heure du salut. À ce premier signal de sa nouvelle existence, Georges, malgré lui, se sentit de nouveau le cœur serré.

Cette rentrée, désormais consommée, était autre chose que celles des années précédentes. Le coup de cloche avait détruit le passé. Les derniers traînants quittaient la cour. Tous les cris avaient cessé. Georges se demanda s'il rejoindrait sa division, mais il jugea plus simple de ne pas bouger. C'était comme s'il remplaçait la sœur infirmière. Il devait être prêt à coucher les malades dans ces lits du fond : mais il n'y avait eu de crise de désespoir chez personne, ni chez les élèves, ni chez les parents, ni chez les professeurs. Néanmoins, Georges resterait jusqu'au bout, pour témoigner que la rentrée s'était bien passée.

Sur la droite, arrivaient la file des petits, et celle des grands sur la gauche. Les uns et les autres pénétraient dans la chapelle par une porte différente. Ce n'étaient plus les mêmes visages que tantôt, ils avaient déjà un masque. Des pères se hâtaient. Le bruit de l'harmonium s'élevait.

Ainsi, Georges avait vu passer tout le collège. Parmi ces garçons, il y en avait qui seraient ses amis. Il reprochait au lycée de ne lui avoir donné que des camarades, et ne doutait pas que l'internat ne fût le royaume de l'amitié. Il était sûr que, dans ce monde clos, rien ne ressemblerait à ce qu'il avait connu jusqu'aujourd'hui. Il regrettait d'être resté à l'écart un moment de plus ; il aurait voulu se trouver déjà au milieu des autres.

Est-ce que la sœur l'avait oublié ? Était-elle tombée dans la malle ? Était-elle au salut ? Mais on eût dit que la communication des pensées la faisait reparaître à l'instant. Elle alluma l'électricité, et remit à Georges sa serviette, sa timbale et son couvert. Puis, elle se laissa tomber sur une chaise.

— Ah ! dit-elle, je vous assure que je n'ai pas perdu mon temps. Mais j'ai été interrompue bien des fois dans le rangement de vos affaires. À propos, je m'aperçois que vous avez manqué le salut à cause de moi, et je l'ai manqué aussi à cause de vous. Nous dirons une petite prière à l'intention l'un de l'autre.

« Après avoir mis votre trousseau à la lingerie, j'ai placé vos costumes dans l'armoire du dortoir, au casier qui porte votre numéro. Je n'ai pas transporté vos livres dans l'étude, ne sachant où est votre place. Ils sont restés près de votre table de nuit. Vous trouverez, dans le placard que l'on vous indiquera, la caissette de vos provisions pour le goûter ; tenez-la toujours fermée à clé, comme votre caissette de toilette : il n'y a pas de voleurs, mais il y a des indiscrets.

Elle ponctuait chaque phrase par un hochement de tête.

— Enfin, ajouta-t-elle, on a monté votre malle et votre valise au grenier, non sans y avoir attaché une étiquette, car il faut penser à tout, mon enfant. Naturellement, j'ai fait votre lit, mais vous savez qu'ici l'on se passe de femme de chambre. Vous apprendrez vite, rien de plus facile. Les premiers jours, je ferai une inspection, afin de voir si ce n'est pas un peu trop de travers.

Les portes de la chapelle s'ouvrirent, le salut était fini. Les élèves traversaient de nouveau le jardin pour aller au réfectoire. En sortant, la sœur marqua sur l'écriteau le mot : À la cuisine. Georges la suivit dans les interminables couloirs :

— Vous serez très bien à Saint-Claude, lui disait-elle. Tout le monde s'y plaît. Monseigneur y a passé une semaine, cet été. Vos camarades sont d'excellents petits, et vos maîtres, des savants et des saints. Il ne vous reste qu'à être bien sage et à bien travailler, pour faire plaisir à vos parents et au bon Dieu.

Georges descendit l'escalier. Il entendait grandir les échos du réfectoire. Le moment approchait où il allait se produire aux yeux de tous — lequel de ses compagnons avait pris garde à lui, dans une journée si tumultueuse ? Il n'était plus spectateur. Il arrivait sur le théâtre. Rapidement, il arrangea son nœud de cravate. Il se lissa les cheveux ; rien n'avait bougé : le matin, il avait mis beaucoup de fixatif.

Ce réfectoire, qu'il avait entrevu l'après-midi, avait bien changé, avec ces jeunes têtes qui le peuplaient, et, à chaque extrémité, l'imposante tablée des professeurs, juchés sur une estrade. Georges s'arrêta un instant, intimidé par les regards. Puis il se dirigea vers son grand préfet, qu'il aperçut debout, au fond de la salle. Le supérieur, qui présidait sous le crucifix, du côté de l'entrée, l'avait-il bien reconnu ? Le préfet, au moins, ne l'avait pas oublié et lui dit aimablement :

— Voilà enfin notre retardataire !

Il le conduisit à sa place et le présenta à ses camarades, laissant à ceux-ci le soin de se présenter eux-mêmes. Georges s'assit. Étonné de ne pas voir de nappe, il posa doucement, sur le marbre, ses ustensiles d'argent. On ne lui tendit pas la main, il ne la tendit pas non plus. Les assiettes étaient ébréchées ; des pichets de vin, des carafes d'eau, une corbeille de pain et une soupière fumante garnissaient la table. Georges fut tiré de ses réflexions par son voisin de gauche, qui le pria de redire son nom que l'on n'avait pas bien compris. Lui, il s'appelait Marc de Blajan.

Tous deux firent plus ample connaissance. Marc était de S..., ville voisine de celle où habitait Georges. On les avait peut-être mis

ensemble à cause de cela, ou plutôt à cause de la particule. Mais Georges espérait que Blajan n'était pas fils de marquis : si intéressant que fût celui-ci, il aurait déprécié le titre ; il avait le nez cassé, des cheveux clairsemés, et portait des lunettes vulgaires ; sa santé ne paraissait pas brillante, il était maigre, pâle. Les vacances ne lui avaient guère profité : déjà il prenait des drogues — il avait, dans son tiroir, un flacon pharmaceutique et une boîte de cachets. Le contraste était complet avec le voisin de droite, que Georges venait de reconnaître : c'était le jeune gaillard qui avait coupé une fleur et folâtré dans le buis. Celui-là respirait la vie et la force. Georges aimait son rire, ses yeux bleus, ses cheveux noirs, le léger semis de taches brunes qui avivait son visage. Tel était Lucien Rouvère, comme il venait de se nommer.

Après le dessert, un coup de sonnette du supérieur imposa le silence. Dans la chaire placée au milieu, un élève lut, debout, le premier chapitre de l'imitation de Jésus-Christ :

... Travaillez à détacher votre cœur de l'amour des choses visibles ; car ceux qui suivent l'attrait de leurs sens souillent leur âme et perdent la grâce de Dieu.

Puis, chacun se leva et se tourna vers le supérieur, qui récitait les grâces. Georges était derrière Rouvère. Il regardait sa nuque fraîche, qui sentait la lotion.

Le dortoir, comme le réfectoire, était d'un aspect tout autre que dans la journée. Mais, ici, c'était le silence qui régnait, donnant à cette assemblée de garçons un caractère hiératique. Georges savait qu'il conservait partout les mêmes voisins, suivant un usage destiné, paraît-il, à faciliter la surveillance. Son lit était l'avant-dernier — et celui de Rouvère, le dernier — au fond à droite, contre la muraille, près des casiers. Il alla voir ses effets au numéro 25. La sœur avait tendu un petit rideau pour préserver de la poussière. Elle faisait bien les choses : elle savait remercier de la généreuse offrande qu'elle avait reçue. Les livres étaient soigneusement empilés contre l'espèce de coffre très bas qui servait de table de nuit. Mais, d'après ce que Marc avait dit, les manuels de troisième que Georges avait déjà achetés ne lui serviraient à rien : le programme, ici, était différent. Voilà bien les boîtes religieuses ! Il leur faut toujours se distinguer.

Quelques élèves, tels que Rouvère, à qui la rentrée n'était rien de leur sang-froid, mirent un peu de vie dans le dortoir en allant se laver les dents aux lavabos. L'eau des robinets retentissait sur les cuvettes

de tôle. Georges commença à se déshabiller, en regardant les autres en faire autant. Il apercevait des dos, des poitrines, des bras nus, les uns dorés, les autres blancs. Il mit son pyjama. Certains se revêtaient d'une simple chemise de nuit ; il y avait les deux écoles. Georges se glissa sous les draps. Il ne s'était jamais couché au milieu de tant de monde. Rouvère était revenu du lavabo, et se déshabillait. Au lieu de se détourner, il s'était, au contraire, tourné vers Georges, en état d'innocence. Il avait passé le pantalon de son pyjama et n'arrivait pas à égaliser les deux bouts de la cordelière. Enfin, d'un saut, il s'assit dans le lit, qu'il avait découvert. La tête gracieusement inclinée, il se rongait les ongles. Georges regretta que ce fût, à ce qu'il avait entendu dire, une manie d'enfant vicieux. Tous s'agenouillèrent sur leur édredon, pendant que le surveillant récitait à haute voix une prière, dont les premiers mots étaient : « Le sommeil est l'image de la mort. »

La seule lumière qui brillât maintenant était celle d'une veilleuse. L'abbé, à pas muets, se promena un moment, puis s'éclipsa ; sa chambre était contiguë, et l'entrée donnait dans un vaste dégagement ouvert sur le dortoir. Il tira le rideau d'une fenêtre intérieure, pratiquée au-dessus des lavabos, et qui tenait les dormeurs sous sa garde. Sa disparition fut le signal de chuchotements discrets : les conversations commençaient.

Quelles bonnes places étaient celles de Georges et de ses voisins, éloignées à souhait des oreilles ennemies ! Marc lui en fit constater un avantage supplémentaire : le surveillant ne pouvait pas plus les surprendre que les entendre, car eux pouvaient le voir arriver — sa porte, invisible pour presque tout le monde, était à l'extrémité d'une diagonale qui allait jusqu'à leurs lits. Blajan traça, dans l'air, la figure géométrique du dortoir. Ensuite, il demanda :

— Est-ce que tu es très calé ?

— J'ai eu le prix d'excellence, l'année dernière, répondit Georges.

— Le préfet est gentil de nous faire voisiner, dit Marc en riant. C'est moi qui ai été le lauréat de quatrième à Saint-Claude. Tu vois, les pères savent ce qu'ils font — ils étudient soigneusement les places : nous ne copierons jamais l'un sur l'autre, et, en outre, nous n'aurons que plus d'émulation. Vous devez être diablement forts au lycée, avec vos professeurs agrégés. Ici, il faudra que tu sois de l'académie. C'est moins bête que d'être congréganiste. Moi, je suis académicien depuis un an, et je te patronnerai, si tu veux. Mais, bien que je sois très pratiquant,